

GEOFFREY A.
LANDIS

LE SULTAN
DES NUAGES



UNE
HEURE
LUMIÈRE



Le Béal

Geoffrey A. Landis

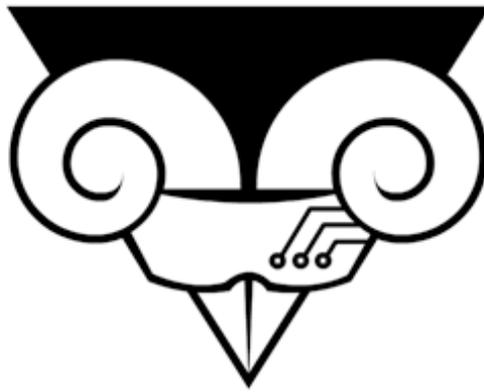
Le Sultan des nuages



Le Béliat' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Béliat', vous pouvez acheter légalement ce fichier sur notre plateforme **e.belial.fr** ou chez votre libraire numérique préféré.

Certaines plateformes de vente de livres numériques ajoutent systématiquement des DRM à nos livres contre notre avis. Si vous avez acheté ce livre avec DRM, il est inutile de nous contacter car nous ne pourrions pas vous aider, mais la loi vous permet d'en obtenir le remboursement sous sept jours.



e-Bérial'

Titre original : *The Sultan of the Clouds*

© 2010, Geoffrey A. Landis

Reproduit avec l'autorisation de l'auteur

Traduit de l'anglais par Pierre-Paul Durastanti

© 2017, le Bérial', pour la présente édition

Illustration et maquette de couverture © 2017, Aurélien Police

« Une heure-lumière », collection dirigée par Olivier Girard

ISBN : 978-2-84344-803-4

Parution : août 2017

Version : 1.0 — 24/07/2017

UNE SURPRISE ATTEND Léa Hamakawa quand on se pose, elle et moi, sur l'orbitale Riemann : une lettre. Au lieu d'un message électronique sur tablette, une enveloppe, adressée, d'une belle écriture manuscrite, au Dr Léa Hamakawa.

Léa en extrait un feuillet d'un matériau cristallin dur et translucide d'un violet brillant. Elle l'examine, le ploie, le gratte, l'incline de-ci de-là. Les contours captent la lumière et l'éparpillent dans la pièce sous la forme de gouttes de feu. « Du diamant, déclare-t-elle. Les impuretés de chrome le colorent en rouge, l'azote en bleu. Charmant... » Elle me le tend. « Attention aux bords, Tinkerman. Vous risquez de vous taillader. »

J'y passe un doigt prudent, mais l'avertissement se révèle inutile ; le tranchant a reçu un traitement par atténuation qui l'émousse. Les caractères bleus sont gravés si franchement qu'ils paraissent se détacher sur le feuillet — lequel porte en titre : « De la part de Carlos Fernando Delacroix Ortega de la Jolla y Nordwald-Gruenbaum ». Dans un corps réduit, le texte annonce : « Estimant prometteuses vos recherches sur l'écologie martienne, nous souhaiterions vous inviter dans notre résidence d'Hypatie quand il vous plaira pour une conversation. »

Je ne connaissais pas le prénom Carlos Fernando, mais on ne présente plus la famille Nordwald-Gruenbaum. Cette invitation vient d'un parent proche du satrape de Vénus.

La lettre indique que le transport sera fourni.

Le satrape de Vénus : l'un des vingt vieillards régissant et possédant le système solaire. Un individu si riche que les critères humains habituels sur la fortune perdent tout leur sens. Que peut-il bien vouloir de Léa ?

Je tâche de me remémorer ce que je sais du sultan des nuages, satrape des fabuleuses villes flottantes. Ça échappe à mon domaine de compétence. Dans mon souvenir, cette société passe pour perverse et décadente ; voilà l'étendue de mes connaissances. Les habitants de Vénus ne se signalent guère par leur ouverture.

Laide, fonctionnelle, la station Riemann présente un intérieur en aluminium anodisé sombre au fini granitieux. Le salon d'accueil comporte une baie vitrée que Léa gagne pour regarder dehors. Détournée par l'obscurité spatiale, elle me tourne le dos. Elle est belle, même dans sa tenue de vaisseau froissée. Je me demande si je trouverai un jour l'indice crucial qui me permettra de la comprendre.

Lentement, à mesure que la station orbitale pivote, la bulle bleue de la Terre s'élève, sculpture fragile et complexe de neige et de cobalt qui baigne Léa d'une lueur saphir. « Il n'y a rien pour moi là en bas », dit-elle.

Je reste coi. A-t-elle même conscience de ma présence ?

Dans un murmure qui porte à peine, elle ajoute : « Je n'ai pas de passé. »

Le silence s'installe, déplaisant. Je dois m'exprimer, mais en quels termes ? « Je ne suis jamais allé sur Vénus, dis-je enfin.

– Comme tous les gens de ma connaissance. » Léa se retourne. « La lettre ne spécifie pas que je me présente toute seule... » Le ton, factuel, ne vise pas davantage à décourager qu'à encourager.

Cette déclaration, quoique dépourvue d'enthousiasme, vaut mieux qu'un refus. Léa m'apprécie-t-elle, au fond, ou se contente-elle de me tolérer ? Je m'abstiens de lui poser la question. Inutile de tirer sur la corde.

LE TRANSPORT fourni est un yacht à fusion, le *Soliman*.

Véhicule extravagant plutôt que simplement luxueux, il dépasse en taille les cargos de minerai : un yacht ordinaire tiendrait sans mal dans l'une de ses sphères récréatives. Le volume des cabines privées, sept en tout, fait honte à un module d'habitat normal. À côté des gros vaisseaux, lents, d'habitude, le *Soliman*, avec son delta-v impressionnant, constitue une exception notable : l'orbite de transfert vers Vénus affiche un temps de transit annoncé très inférieur à celui d'un navire de transport commercial.

Nous sommes les seuls passagers.

Malgré sa taille, le vaisseau ne compte que trois membres d'équipage : le capitaine, le pilote et le copilote. L'officier supérieur, arborant le crâne rasé et la robe safran d'un novice bouddhiste, nous accueille dès notre entrée et nous informe, avec politesse mais fermeté, que l'équipage ne répond pas à nos ordres. Nous restons cantonnés à la section des passagers. On nous amène sur Vénus. Vu nos quartiers séparés de ceux des équipiers, il faut nous attendre à ne plus les voir ni les entendre de tout le trajet.

« Parfait », dit Léa en guise de commentaire.

Sitôt après notre embarquement, le *Soliman* se lance dans son orbite de transfert rapide vers Vénus et ma compagne de voyage s'enferme dans la cabine la moins vaste.

LEA HAMAKAWA appartient depuis vingt ans à l'institut des Pléiades. Elle l'a rejoint encore adolescente, bien avant notre rencontre. Hormis sa condition d'orpheline, je ne sais rien de sa vie jusque-là. L'institut est sa seule famille.

Il m'arrive de penser qu'il existe deux Léa, l'une timide, juvénile, avide d'amour, l'autre froide, professionnelle, qui supporte mal qu'on la touche et déteste — voire simplement dédaigne — les gens.

Parfois, je me demande si on lui a fait beaucoup de mal durant son enfance. Jamais elle n'en parle ; jamais elle ne fait allusion à ses parents. Je lui ai posé la question, un jour, pour l'entendre me répondre que tout ça était loin derrière, dans l'espace comme dans le temps.

Quel statut m'attribuer ? Tantôt je crois presque qu'elle m'aime sans pouvoir se résoudre à l'avouer, tantôt elle me paraît indifférente au point de ne voir en moi qu'un assistant impossible à distinguer de n'importe quel autre technicien... et qu'elle se donne la peine de me garder me laisse perplexe.

En mon for intérieur, je m'en veux d'être trop lâche pour lui poser la question.

Pendant que Léa se cloître, j'explore le vaisseau. Ses cabines sphériques disposent d'un hublot à double vitrage octogonal sur la paroi extérieure et d'équipements luxueux, dont, dans une sphère adjacente, un lieu d'hygiène distinct où une alcôve asperge l'occupant d'eau en bonne et due forme.

Six heures après le départ, Léa n'ayant pas reparu, je me déniche une autre cabine et je m'endors.

Deux jours plus tard, je m'ennuie à mourir... J'ai démonté, examiné puis remonté tout ce qui s'y prêtait. Il n'y avait rien à réparer : tout fonctionne au mieux.

Toutefois, même si je voyage léger, je possède un bureau portable. J'invoque un agent bibliothécaire et je lui réclame un rappel historique.

AU DEBUT DE l'expansion humaine dans le système solaire, le transport affichait un coût ruineux. Il n'y avait que les gouvernements et les firmes les plus prospères pour s'offrir de mener leurs affaires dans l'espace. À la disparition des premiers, certains riches rachetèrent leurs actifs. La plupart les revendirent ou firent faillite ; quelques-uns s'en sortirent mieux. Parmi ceux qui avaient choisi de rester dans la course, il y en eut pour s'obstiner, d'autres pour considérer le destin de l'espèce avec ferveur, d'autres encore pour calculer qu'on pouvait tirer une fortune incommensurable de l'exploitation spatiale à condition de savoir la capter. La technologie enfin mise au point, les vingt familles possédaient tout.

Peu à peu les extérieurs devinrent accessibles ; l'exode débuta. Au début, on comptait les migrants par milliers : les baha'is qui fuyaient la persécution religieuse ; les dictateurs déchus et leurs entourages qui décampaient lestés de leurs trésors mal acquis ; les barons de la drogue et leurs sbires qui espéraient soustraire leurs bénéfices aux gouvernements ou à leurs rivaux. Ensuite, c'est par millions qu'ils partirent de la Terre refaire leur vie dans l'espace : des factions de l'impitoyable Église de Jean le Vengeur cherchant leur destinée prophétisée, des dissidents de la République populaire du Malawi cherchant la liberté, des communautés végétariennes d'Alaska cherchant une nouvelle frontière, des Mayas cherchant à recréer leur pays natal, des libertaires cherchant leur paradis du marché libre, des prolétariens cherchant un lieu hors de l'histoire pour façonner le nouvel homme communiste. Les uns disparurent à court terme, les autres à long terme, mais il y en avait toujours davantage, un flot incessant de séparatistes, de mécontents, de rebelles, prêts à tout abandonner contre la promesse d'un nouveau départ. Certains survécurent. Certains prospérèrent. Certains se multiplièrent.

Chacun d'eux s'était hypothéqué jusqu'à la moelle pour régler le prix du voyage aux vingt familles.

Moins d'un habitat spatial sur cent réussit à rembourser ses dettes, mais les héritiers des vingt devinrent plus riches que des nations, que des empires.

La guerre légendaire entre l'empire industriel Nordwald et la famille Gruenbaum pour le contrôle des ressources du système prit fin quand Patricia Gruenbaum céda sa participation majoritaire dans l'entreprise familiale. Udo Nordwald, le patriarche tyrannique de son empire

industriel, désormais Nordwald-Gruenbaum, refusa d'abandonner, voire de réduire sa fortune acquise de haute lutte. Il continua d'asseoir son pouvoir en mariant son fils unique, encore adolescent, avec l'héritière calculatrice et astucieuse des la Jolla. Ses plus proches concurrents ainsi neutralisés, Udo se retira des extérieurs, laissant à d'autres le soin d'effectuer la longue expansion dans ce sens. Il établit son siège social, un logement pour ses travailleurs et son domicile dans un point central qu'on croyait jusqu'alors impossible à dompter. Sa réputation, il l'assit en colonisant un monde souvent qualifié d'enfer du système solaire.

Vénus.

D'ABORD SIMPLE point lumineux, la planète en dessous de nous grandit jusqu'à atteindre la taille d'une perle blanche gibbeuse, trop brillante pour qu'on la regarde en face. Le yacht interplanétaire ralentit sa trajectoire hyperbolique par un passage dans l'atmosphère et rebondit doucement vers une orbite elliptique haute, puis adopte une orbite de garage circulaire de deux heures.

Le *Soliman* arbore une baie extravagante — un panneau transparent d'un seul tenant, au diamètre de quatre mètres. Je flotte devant, à regarder la barque de transport monter vers nous d'un vol fluide. Si j'ai pris notre véhicule pour un gros vaisseau, l'autre lui donne l'aspect d'un modèle réduit. Cône aplati doté d'un nez rond et d'une base pourvue de moteurs-fusées stupéfiants d'insignifiance, il adopte la forme typique d'un corps portant à usage planétaire, sauf qu'il mesure plus d'un kilomètre de long pour une largeur au moins égale. Il s'élève sans à-coup jusqu'au yacht et s'y amarre, potiron s'accouplant avec un pois chiche.

Sa taille a de quoi égarer. La barque se compose d'une fine pellicule drapée sur une coque creuse en titane mousse entourant un vaste espace vide. Au lieu de se poser, elle doit flotter dans l'atmosphère, ce pour quoi il lui faut un énorme volume et un poids quasi-nul. Aucun vaisseau n'atterrit à la surface de Vénus ; appeler cette planète un « enfer » n'a rien d'exagéré. La barque de transfert tient donc davantage du dirigeable spatial que du vaisseau — un véhicule à son aise dans les nuages comme en orbite.

Même en sachant que le gros de sa masse est à peine plus substantiel que le vide, je la trouve intimidante.

Elle ne semble pas produire d'effet comparable sur Léa qui, sortie de son isolation à l'approche de Vénus, s'est contentée de jeter un bref coup d'œil par la grande baie en passant. J'ai souvent du mal à deviner ce qui retiendrait son attention. Parfois, je la vois scruter une roche pendant une heure — fascinée, semble-t-il, par un morceau banal de chondrite astéroïdale, elle le tourne et le retourne afin de l'examiner sous tous les angles — alors qu'elle ignore des spectacles impressionnants, tel un astronave de la taille d'une ville, comme s'ils ne valaient pas mieux que de la poussière.

Le transfert de cargaisons volumineuses en conteneur vers l'intérieur de la barque commence, mais, puisque nous sommes les deux seuls à

destination de Vénus, on nous offre de voyager dans la cabine de pilotage, bulle transparente presque invisible sur l'avant de l'engin.

Aux commandes se trouve un autre bouddhiste en robe jaune. Les pilotes vénusiens appartiennent-ils tous au culte ? Celui-ci, en tout cas, est aussi bavard que celui du *Soliman* secret. Tandis que la barque se découple, une longe s'étire, qui la relie à la station, laquelle la tire vers la planète. Au cours de notre descente, le pilote nous désigne tout ce qu'il y a de notable : les minuscules satellites de communication rampant sur le ciel telles des fourmis turbo, les éclairs roses de l'hémisphère nocturne, la toile d'araignée dorée d'un retransmetteur d'énergie à micro-ondes. À trente kilomètres d'altitude, sans interrompre sa logorrhée, il détache la longe, laissant la barque continuer en chute libre. Étoiles jumelles, l'une bleue, l'autre blanche, la Terre et la Lune s'élèvent au-dessus de la perle de l'horizon. Au loin en orbite, des unités industrielles se devinent, identifiables aux balises de navigation clignotantes et aux barques de transport amarrées — la distance réduisant ces dernières, pourtant énormes, à l'insignifiance.

On effleure l'atmosphère ; notre poids nous revient peu à peu. Soudain on se retrouve sous l'influence d'un demi-G. Sans cesser de parler, le moine-pilote retourne la barque avec habileté. Vénus se retrouve au-dessus, plafond blanc monotone de l'univers. « Joli, hein ? lance l'autre. On sent bien la planète dans cette attitude. Bon, je ne fais pas ça pour la vue, aussi spectaculaire qu'elle soit. La poussée hypersonique sert à nous stabiliser. Ces barques sont assez fragiles. Il faut les piloter sans excès de vitesse. Jouer de l'atmosphère avec autant de doigté que d'une contrebasse. Histoire d'éviter de rebondir, vous voyez ? » Il ne marque aucune pause pour attendre des réponses à ses questions. Sans doute continuerait-il son laïus de guide touristique même en notre absence.

Le niveau de gravité atteint la norme et s'y arrête.

Le mastodonte pénètre l'atmosphère sens-dessus-dessous, traînant dans son sillage un nuage ionisé. Le pilote ralentit jusqu'à atteindre une vitesse subsonique, retourne la barque de nouveau, remonte un peu dans l'exosphère pour refroidir le revêtement luisant, puis laisse la gravité nous entraîner. L'air s'épaissit autour de nous à mesure qu'on descend dans la brume diffuse. Enfin, on perce le fond du voile pour atteindre l'air limpide. Voilà que nous dominons un océan de nuages infini.

DES NUAGES. Cent cinquante millions de kilomètres carrés, un milliard de kilomètres cubes de nuages. Dans cet océan, les villes flottantes de Vénus ne sont pas clouées sur une surface, à la différence de leurs deux consœurs terriennes. Elles peuvent prendre ou bien perdre de l'altitude au gré des désirs de leurs maîtres : monter dans le jour froid et brillant, descendre vers l'abîme chaud et trouble.

Des nuages. Notre véhicule survole des cathédrales de nuages, des montagnes de nuages aux crêtes complexifiées par des fractales en chou-fleur. Nous frôlons des repaires remplis de monstres de nuages d'un kilomètre de haut qui tordent leurs cous de nuages, nous menacent, fanfaronnent, de leurs dents de nuages, et bandent les muscles de leurs corps de nuages qu'ancrent des éclairs fugitifs en guise de pieds griffus.

La barque descend maintenant à vitesse subsonique, traînant un panache vaporeux qui se tortille derrière nous telle une phrase manuscrite illisible. Le pilote, même s'il ne se tait toujours pas, a ralenti son débit pour nous permettre d'apprécier la splendeur alentour. « Sacré truc, pas vrai ? Le royaume des nuées. Son immensité rend fou quelquefois, il paraît. "Envapé", comme on dit ici. Moi, je ne m'en lasse jamais. Rien de tel que de les observer d'une barque pour apprécier les nuages. » Pour le prouver, il lance le véhicule dans un long virage autour d'un pilier vaporeux qui monte des tréfonds de la brume jusqu'à des kilomètres au-dessus de nous. « Un spectacle sans pareil.

– Un spectacle sans pareil », convins-je.

Le moine-pilote redresse la trajectoire avant de pointer son doigt un peu vers la droite. « Tenez. Vous la voyez ? »

Ce qu'il désigne m'échappe. « Quoi donc ? »

– Là-bas. »

J'aperçois alors un petit point lumineux dans le lointain. « Qu'est-ce que c'est ? »

– Hypatie. Le joyau des nuages. »

La ville grossit à mesure qu'on s'en rapproche. Drôle de spectacle, me dis-je, que ce dôme, ou plutôt cette dizaine de dômes scintillants fusionnés au petit bonheur la chance, facettés d'un million de vitres et immenses — le plus petit mesure un kilomètre de diamètre. Tandis que la barque glisse dans le ciel, les facettes captent et reflètent l'éclat du soleil. Sous l'agrégat, un pinceau noir rugueux s'étire vers la base des nuages, aussi délicat que du verre filé, terminé par un bulbe rocheux si minuscule qu'il paraît incapable d'assurer l'équilibre des dômes.

« Beau, à vos yeux, je parie ? Comme les belles méduses des océans de votre planète bleue. Vous devez avoir du mal à croire qu'un demi-million de personnes vivent là. »

Frimeur, le pilote nous amène à destination en décrivant une vaste courbe. Il ne prend même plus la peine de parler. À l'intérieur des dômes transparents, des enfilades de lacs brillent, rubans verts entre les boulevards et les pavillons délicats. Enfin, il ralentit, immobilise le véhicule, puis laisse l'atmosphère s'insinuer dans le réceptacle à vide assurant la flottabilité. La barque descend petit à petit, oscillant d'un bord sur l'autre, la stabilité offerte par son avancée ayant disparu. Elle finit par se retrouver un peu plus bas que le contrepoids qui n'a plus du tout l'air minuscule : il nous surplombe, rocher de la taille de Gibraltar. De petites navettes fixent des câbles de remorquage à des points d'emport sur notre coque, puis on nous hale vers un quai.

« Bienvenue sur Vénus », déclare le moine.

À LA SURFACE de Vénus règnent une pression écrasante et une température infernale, mais, si on monte, l'une diminue tandis que l'autre fraîchit. À cinquante kilomètres d'altitude, juste sous les nuages, la température devient tropicale et la pression égale celle de la Terre. Vingt kilomètres plus haut, une atmosphère ténue et un froid polaire prévalent.

Les dix mille villes flottantes de la planète se situent entre ces deux paliers.

Dans l'air lourd, un ballon plein d'oxygène et d'azote va flotter, et les célèbres villes sous dôme ne sont autres que des ballons. Vastes structures géodésiques dotées d'entretoises de graphite fritté ainsi que d'une pellicule transparente de polycarbonate synthétisé à partir de l'atmosphère, ces dômes d'un kilomètre de diamètre assurent chacun la portance de cent mille tonnes de matériau urbain.

Les nuages eux-mêmes coopèrent. Le voile ténu de leur couche supérieure filtre la lumière, de sorte que l'intensité du soleil ne dépasse guère la norme terrestre.

Hypatie n'est pas la plus grande des villes flottantes, mais il s'agit sans conteste de la plus riche : une cité de bâtiments hélicoïdaux, de dômes dorés, de places immenses, de jardins luxuriants. À l'intérieur, les architectes utilisent tous les tours de passe-passe possibles pour faire oublier qu'on se trouve dans un lieu clos.

Les jardins, les cascades : un aspect qu'on ne voit pas de prime abord. Au sortir du véhicule, on pénètre dans un salon de débarquement sous la ville. Malgré les fauteuils moelleux, le sol d'herbe rose génétiquement modifiée et les sculptures précieuses en fer et jade, il affiche sa fonction première sans ambages : une simple salle d'attente.

Si sa surface lui permet d'accueillir mille personnes, il ne contient qu'un seul individu, un garçon pré-adolescent vêtu d'un peignoir de bain et d'un pantalon de soie jaune à plis complexes. Un peu grassouillet, il possède un visage rond, agréable mais banal.

Après les dépenses consenties pour nous amener, ne voir que ce gamin m'étonne.

Il dévisage Léa. « Docteur Hamakawa, je suis enchanté de faire votre connaissance. » Ensuite, il me toise. « Bon, et vous êtes qui, vous, bordel ?

– Et vous ? dis-je. Où est le comité d'accueil ? »

Il mâchonne quelque chose qu'il s'apprêtait à recracher, se ravise et se retourne vers Léa. « Docteur Hamakawa, ce type vous accompagne ? Qu'est-ce qu'il fait ? »

– Je vous présente David Tinkerman. Il est technicien. Et pilote, si nécessaire. Oui, il m'accompagne.

– Il ferait mieux d'apprendre les bonnes manières.

– Qui êtes-vous donc ? intervient-je. Je ne crois pas vous avoir entendu répondre. »

Le préadolescent me considère avec dédain, l'air d'hésiter à gaspiller sa salive, puis il déclare avec lenteur, comme s'adressant à un idiot : « Je suis Carlos Fernando Delacroix Ortega de la Jolla y Nordwald-Gruenbaum. Je possède cette station et tout son contenu. »

Il a une voix irritante, sur le point de muer.

Léa ne paraît pas la remarquer, cette voix fêlée. « Ah ! Vous êtes le rejeton des Nordwald-Gruenbaum, le souverain d'Hypatie. »

Il secoue la tête et fronce les sourcils. « Non. Je n'ai rien d'un rejeton. Je *suis* Nordwald-Gruenbaum. » Son sourire lui restitue son aspect d'enfant, le rend aimable. Quand il s'incline, son charme éclate. « Je suis le sultan des nuages. »

Carlos Fernando a bel et bien de nombreux serviteurs. Après nous avoir accueillis, il lève une main et une garde d'honneur de vingt femmes en pourpoint de soie écarlate surgit pour nous escorter.

Avant notre entrée dans l'ascenseur, ces gardes forment un cercle sur un ordre laconique de Carlos Fernando ; elles produisent une boîte. Il la prend et, jouissant de l'attention générale, la tend à Léa. « Un cadeau de bienvenue dans ma ville. »

Elle ouvre le paquet sans apprêt ; il contient un grand volume qu'elle sort. Le livre, relié de cuir rouge craquelé, n'arbore aucun titre sur son dos. Elle étudie la couverture. « Giordano Bruno, lit-elle. *De l'infini, de l'univers et des mondes.* » Elle sourit et le feuillette. « Un fac-similé de la première édition anglaise ? »

– J'ai pensé qu'il vous plairait.

– Charmant. » Elle remet le volume dans la boîte, qu'elle coince sous son bras. « Merci. »

La cabine s'élève sans heurt — difficile de croire qu'elle parcourt trois kilomètres en moins de deux minutes. Les portes s'ouvrent sur un franc soleil. Nous voici dans la ville-bulle.

Une fantaisie d'écume et d'air. La bulle est si vaste que, malgré le dôme qui la borne, les murs semblent se fondre dans l'air, si bien qu'aucun obstacle n'apparaît. Avec les gardes dans notre dos, on la traverse à pied. Partout des espaces verts, du simple square à la forêt dont les arbres poussent sur des plateformes, perchées au sommet de tiges

étirées, d'où tombent des cascades dont de grands bassins récupèrent le débit. Des passerelles blanches s'enroulent autour de ces piliers, accrochées par des câbles à des poutres de soutènement étroites au possible. Partout autour de nous s'élèvent des bruits d'eau et des chants d'oiseau.

À l'issue de la visite, je m'avise qu'on m'a séparé, imperceptiblement mais efficacement, de ma compagne de voyage. « Hé ! Qu'est devenue le Dr Hamakawa ? »

Si la garde d'honneur féminine m'entoure, Léa et le jeune héritier de Nordwald-Gruenbaum ont disparu.

« Nous sommes désolées », répond l'une des femmes, peut-être un peu plus grande que les autres. « Je crois qu'on l'a conduite à sa suite prendre du repos, car elle doit être accueillie dans quelques heures au niveau de la société.

– Je devrais être avec elle. »

Elle me jette un regard impassible. « Nous n'avons reçu aucune instruction à cet effet. Il ne me semble pas que vous soyez invité.

– Excusez-moi, je ferais mieux de les retrouver. »

Elle recule et, d'un geste large, embrasse la ville entière. Des passerelles sinuent dans tous les sens — un labyrinthe en trois dimensions. « Mais je vous en prie, si c'est ce que vous souhaitez. On nous a ordonné de vous laisser libre de vos mouvements. »

Je hoche la tête. De toute évidence, je n'étais pas prévu au programme. « Comment pourrai-je me mettre en contact si je souhaite parler à Léa... au Dr Hamakawa ?

– Ils sauront bien vous trouver. Ne vous en faites pas. » Elle marque une courte pause. « Voulez-vous que nous vous montrions votre lieu de résidence ? »

Le bâtiment en question, intégré à un amas suspendu par un entrecroisement de câbles, se révèle plus grand que bien des maisons. Habitué aux cagibis des modules d'habitation, je reste stupéfait devant le caractère spacieux du logis.

« Bonsoir, monsieur Tinkerman. » La personne qui me salue est un Chinois de haute taille et d'une cinquantaine d'années. La femme à ses côtés, sans doute son épouse, est bien plus jeune — dans les vingt ans. Selon les critères dont j'ai l'habitude, elle m'apparaît quelque peu enrobée, mais cela n'a rien d'anormal ici. Deux enfants cachés derrière elle me jettent de brefs regards avant de se retirer à l'abri de sa jupe. L'homme me déclare s'appeler Truman Singh, puis me la présente, elle, sous le nom d'Épiphanie. « Les autres membres de la famille viendront faire votre connaissance dans quelques heures, monsieur Tinkerman, dit-il avec un sourire. Ils travaillent, pour la plupart.

– Nous travaillons tous les deux pour Son Excellence, ajoute Épiphanie. Carlos Fernando a prié notre tresse de vous héberger. N’hésitez pas à nous demander tout ce qu’il vous faudra. Le coût sera déduit du crédit de Nordwald-Gruenbaum... qui est illimité ici, précise-t-elle dans un petit rire. Comme vous pouvez l’imaginer.

– Vous faites ça souvent ? Héberger des invités ? »

Elle regarde son mari. « Non, pas très souvent, dit-elle, du moins pour le compte de Son Excellence, mais c’est plutôt fréquent dans les cités. Les visites se multiplient quand l’une ou l’autre dérive à proximité et tout le monde accueille des voyageurs de temps en temps.

– Vous n’avez pas d’hôtels ? »

Elle secoue la tête. « On reçoit peu de visiteurs étrangers à la planète.

– Vous dites “Son Excellence” pour Carlos Fernando ? Et si vous me parliez de lui ?

– Volontiers. Qu’aimeriez-vous savoir ?

– Il possède vraiment tout ça ? » J’indique la ville. « La planète entière ?

– Pour la cité, oui, sans aucun doute. Et non.

– Comment ça ?

– Il la possèdera, en effet... Celle-ci et cinq mille autres. La planète ? Oui et non. La famille Nordwald-Gruenbaum affirme la posséder, mais en vérité ça ne signifie pas grand-chose. Même si leur titre s’applique à la surface, personne ne possède le ciel. Les villes, d’accord. Évidemment, il ne les contrôle pas toutes lui-même.

– Bien sûr que non. Après tout, ce n’est qu’un gamin. Il doit avoir des administrateurs, des mandataires, non ?

– En effet. Jusqu’à sa majorité.

– Et ensuite ? »

Truman Singh hausse les épaules. « Selon la tradition des Nordwald-Gruenbaum, inscrite sur le testament du premier Nordwald, tout deviendra sa propriété à sa majorité. »

Il y a onze mille sept cent huit villes dans l’atmosphère de Vénus. « Au minimum, poursuit Truman Singh. Personne n’en tient le compte exact. La rumeur veut que certaines flottent juste au-dessus des couches inférieures de nuages, toujours dissimulées. On ne peut pas vivre aussi bas, il fait trop chaud, mais, selon la légende, les renégates disposent d’une technologie qui leur permet de rejeter la chaleur. » Il hausse de nouveau les épaules. « Qui sait ? » En tout cas, le domaine dont Carlos Fernando doit hériter inclut, en tout ou partie, plus de la moitié de toutes les cités connues.

« L'entité Nordwald-Gruenbaum est un bon propriétaire, reprend Truman. Je dois l'avouer, ils savent bien que leurs employés pourraient partir pour une autre ville s'il le fallait, mais ce n'est pas le cas.

– Et il n'y a aucune friction ?

– Ah, ça ! Les cités indépendantes estiment toutes que Nordwald-Gruenbaum concentre trop de pouvoir. » Il éclate de rire. « Le problème, c'est qu'elles n'y peuvent rien, pas vrai ?

– Elles pourraient se battre. »

Truman Singh tend la main et, de son majeur, me tapote le front. « Ce ne serait pas très sage. » Il marque une pause avant d'ajouter, d'un débit plus lent : « Nous formons une écologie interconnectée, les indépendants et le sultanat. Nous comptons les uns sur les autres. Oui, les indépendants pourraient déclarer la guerre, mais personne ne la gagnerait, en fin de compte.

– Oui, dis-je. Je comprends. Bien sûr, les villes flottantes sont si fragiles... Le moindre accroc à l'enveloppe, et...

– Peut-être moins fragiles que vous le croyez. Vous avez l'habitude des micromondes artificiels, mais il s'agit d'habitats situés dans le vide où toute fuite causerait une catastrophe. Ici, il n'y a aucune différence de pression entre l'atmosphère extérieure et la biosphère intérieure. En cas de brèche, l'équilibre des gaz ne se modifierait que très lentement. Même si des milliers de panneaux se brisaient, il faudrait des semaines à la cité pour atteindre la profondeur irréversible. Et, bien entendu, nous disposons de garde-fous en nombre. » Il marque une nouvelle pause. « Par contre, si une guerre débutait... nous ne redoutons pas les dangers ordinaires, n'ayez crainte... mais les bombes métastables... ma foi, ce ne serait pas bon. Non, je dois l'avouer, ce ne serait pas bon du tout. »

LE LENDEMAIN, j'entreprends de découvrir où notre hôte a emmené Léa, mais même si chacun montre une politesse sans faille, mes recherches demeurent infructueuses. Au moins, je commence à me repérer.

En premier, je remarque la lumière. Je vis d'ordinaire à bord d'habitats orbitaux où règne une lueur diffuse fournie par des panneaux de diodes blanches. Ici, le soleil brillant de Vénus diffuse son éclat dans toute la cité.

En second, je remarque les oiseaux. Hypatie en regorge. On en croise beaucoup sur les habitats orbitaux, perroquets et cacatoès s'adaptant avec facilité à l'apesanteur, mais ici le dôme grouille de spécimens tropicaux colorés : perroquets et cacatoès, donc, mais aussi loriquets, cardinaux, mésanges, quetzals, plus d'espèces que je n'en connais, d'individus que je n'en ai jamais vu, bruyant carrousel d'images et de sons.

La ville flottante possède douze compartiments séparés les uns des autres par de fines membranes transparentes où sont ménagées de multiples voies d'accès : chacun éclairé a giorno, chacun plein d'activité, chacun d'un style quelque peu différent.

On m'a assigné un logis dans le secteur Carbone où les modules de vie qui s'alignent sur les câbles évoquent un collier de perles iridescentes enjambant une avenue verte de forêt gazonnée. Des cabines suspendues au bout de leurs longes pendulent d'une plateforme à l'autre selon de grands arcs vertigineux. Les quartiers de Carlos Fernando se situent dans la bulle centrale, la plus élevée — en haute ville, selon l'expression locale —, mouchetée d'ombre et de lumière colorée, où l'architecture n'est que fins minarets et dômes orientaux, mais je me trouve exclu de cette sphère d'élite, semble-t-il. J'ignore même où loge Léa.

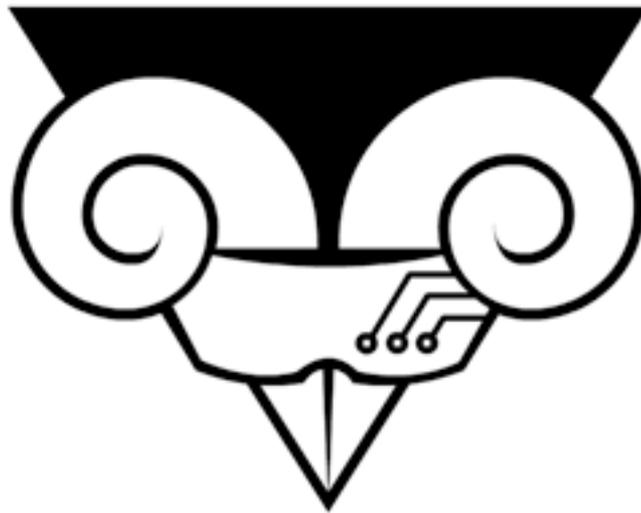
Je découvre un balcon à flanc de tour qui donne sur les nuages à travers la canopée transparente. Le paysage qu'ils composent apparaît tout aussi magnifique que la veille — imposant, évolutif. La lumière est d'or ; le soleil voilé par une dentelle de nuages plumeux s'entoure d'un halo bronze. À en juger par son angle, c'est le début de l'après-midi, mais il n'y aura pas de crépuscule ce jour-là : les vents puissants qui font tout le tour de la planète ne pousseront la cité dans la face nocturne que le lendemain.

« LE SEXE N'ENTRAIT pas du tout en ligne de compte. C'est ce qui m'a échappé. » Nous voici dans la manta, couverts de gelée mais intacts. Les pirates ont accompli le miracle de nous rattraper au vol. Nous disposons d'informations auxquelles ils tiennent ; en échange, ils vont nous ramener chez nous, loin de Vénus — dans le vide noir et glacial qui sépare les planètes. « Il ne s'agissait que de finances. De conserver ses actifs.

– Le sexe entre bel et bien en ligne de compte. Ne te fais aucune illusion. Nous sommes humains. Le sexe joue son rôle. Toujours. Tu crois que la tentation n'existe pas ? De modeler un gamin comme on l'entend ? Si, évidemment. Le sexe et le pouvoir. L'argent ? Un simple prétexte.

– Mais tu n'as pas été tentée. »

Léa m'adresse un regard dur. « Bien sûr que si. » Elle soupire. Son expression redevient distante, indéchiffrable. « Plus que tu ne le sauras jamais. »



e-Belial'

Retrouvez tous nos livres numériques sur e.belial.fr

Venez discutez avec nous sur forums.belial.fr

Suivre Le Bérial' sur [Twitter](https://twitter.com/LeBérial) et sur [Facebook](https://www.facebook.com/LeBérial) !

Malgré tout le soin que nous apportons à la fabrication de nos fichiers numériques, si vous remarquez une coquille ou un problème de compatibilité avec votre liseuse, vous pouvez nous écrire à ebelial@belial.fr. Nous vous proposerons gratuitement et dans les meilleurs délais une nouvelle version de ce livre numérique.